



HAL
open science

Aelfric : les vies de saints ou la sainteté dans tous ses états

Marthe Mensah

► **To cite this version:**

Marthe Mensah. Aelfric : les vies de saints ou la sainteté dans tous ses états. L'articulation langue-littérature dans les textes médiévaux anglais 3, Jun 2000, Nancy, France. pp.039-053. hal-04684310

HAL Id: hal-04684310

<https://hal.science/hal-04684310v1>

Submitted on 2 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ælfric : Les Vies de Saints
ou
la sainteté dans tous ses états

L'hagiographie constitue une part importante de la littérature du Moyen Âge, et écrire des vies de saints était l'un des exercices favoris de plus d'un écrivain de cette époque. L'hagiographie s'attache, pour une large part, à relater la manière dont les êtres d'exception qu'elle nous présente ont cultivé et manifesté leur sainteté. Ælfric n'échappe pas à cette tradition. Il est moine et sermonnaire. Il a pu se rendre compte de la profonde ignorance religieuse qui prévalait en son temps. Ecrites en langue vernaculaire, ses *Lives of Saints* constituent des lectures pieuses dont chacun peut tirer profit à tout moment, *quando volueris*, comme il le précise lui-même.

us sylfum fremað þæt thæt we secgað be him
ærest to gebysnunge þæt we beteran beon
and eft to þing-rædene þonne us þerf bið. (XXXV, 396)¹

*(Nous profitons de ce que nous disons à leur sujet
D'abord, en tant qu'exemple, pour devenir meilleurs
Et aussi, sous forme d'intercession, lorsque nous en avons besoin.)*

Les *Lives of Saints* d'Ælfric datent de la fin du X^e siècle (995). A la fin du IX^e siècle, le roi Alfred avait traduit la *Consolation de la Philosophie* de Boèce, ouvrage dans lequel semblait déjà apparaître l'idée que l'organisation de la cité terrestre repose sur trois ordres, ou trois fonctions selon les termes de Dumézil, à savoir :

¹ Les chiffres romains renvoient au numéro de la vie du saint, suivis du numéro de page dans l'édition de Walter W. Skeat, *Ælfric's Lives of Saints*, EETS n.s. 76 et 82, Londres, 1881-1885.

— ceux qui prient — *oratores* — *gebedmen*

— ceux qui combattent — *bellatores* — *fyrdmen*

— ceux qui travaillent — *laboratores* — *weorcmen*

Ces trois groupes sont interdépendants et aucun d'entre eux ne peut subsister sans les autres. Ce schéma se retrouve chez Ælfric et Wulfstan. Il est également repris en France par Adalbéron de Laon au début du XI^e siècle¹ — et à la même époque en Angleterre par Eadmer de Cantorbéry dans une fable symbolique :

Exemple des moutons, des bœufs et des chiens.

La raison des moutons c'est de fournir du lait et de la laine ; celle des bœufs de travailler la terre, celle des chiens de défendre les moutons et les bœufs. Si chaque espèce de ces animaux remplit son office, Dieu les protège. Ainsi fait-il des ordres qu'il a établis en vue des divers offices à remplir dans ce monde. Il a établi les uns — les clercs et les moines — pour qu'ils prient pour les autres et que, pleins de douceur, comme les moutons, ils les abreuvent du lait de la prédication et leur inspirent par la laine du bon exemple un fervent amour de Dieu. Il a établi les paysans pour qu'ils fassent vivre — comme les bœufs par leur travail — et eux-mêmes et les autres. D'autres enfin — les guerriers — il les a établis pour qu'ils manifestent dans la mesure du nécessaire la force et qu'ils défendent ceux qui prient et ceux qui cultivent la terre des ennemis comme des loups.²

Quel rapport avec les *Vies de Saints* d'Ælfric, objectera-t-on, à juste titre ? Or, lorsque l'on étudie ces *Vitae*, on constate qu'il est possible de retrouver ces trois fonctions en chacun des saints, ce qui pourrait apparaître comme une preuve de leur perfection.

Tout d'abord, les saints dont parle Ælfric sont de noble naissance. Ils sont *æþelboren*. Saint Martin, pour ne citer que lui,

com of hæðenum magum æþelborennum swaðeah
of wurðfulre mægðe æfter woruld-þingum (XXXI, 220)

¹ G. A. Hückel, Les poèmes satiriques d'Adalbéron, Poème d'Adalbéron au Roi Robert, vers 297-302, in A. Luchère, *Mélanges d'histoire du Moyen Age*, XIII, Paris, 1901.

² Cité par Jacques Le Goff, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, 1984, p. 291.

*(était né de parents païens, mais nobles,
D'une famille honorable selon le monde)*

et ce même qualificatif se retrouve dans chaque vie de saint.

Cette noble naissance semble donner à ces saints plus ou moins automatiquement droit à diverses qualités, beauté et sagesse en particulier. Sainte Agnès est *wlitig on ansyne* (« a un beau visage »), elle est également *bilewit and snotor* (« douce, gracieuse et sage »). Daria est *wundorlic cræftig, on uðwitegunge snoter* (« merveilleusement douée, avertie en philosophie »). Le corps est en effet l'image de l'âme. Leur beauté est un attribut obligatoire de la sainteté car elle préfigure la beauté morale, et n'a d'égale que leur sagesse : dès leur jeune âge, ces êtres d'exception manifestent une propension à la perfection morale. Le saint est *swa wlitig wiþ-innan on mode swa swa wið-utan*. Le Moyen Age pensait en effet que la noblesse du sang constituait une prédisposition naturelle à la sainteté, qu'en étant *æðelboren*, on est également *æþelboren on mode*, II, 30.

La perfection morale et spirituelle pouvait difficilement se développer en dehors d'un lignage illustre.¹

Cette aristocratie est le creuset où se recrutent ceux qui combattent, les *fyrdmen*. Le père de saint Martin

*wæs ærest cempa and eft cempena ealdor
and Martinus wæs gewenod to wæpnum fram cild-hade (XXXI, 220)*

*(était d'abord simple soldat et ensuite commanda une armée
et Martin fut habitué aux armes dès l'enfance.)*

Or, jusqu'à sa mort, le saint ne cesse de combattre. Son combat est héroïque et peut aller jusqu'au martyre, au noble martyre (*æþel martirdom*). Il livre ce combat contre des forces extérieures — les païens qui veulent le contraindre à renoncer à sa foi et auxquels il oppose une ténacité inébranlable, celle du héros combattant. Martianus dit en parlant des chrétiens :

¹ André Vauchez, *La sainteté en occident aux derniers siècles du Moyen Age*, Ecole française de Rome, 1981, p. 204.

Hwile anwilnys and geortruwad wylla

(Quelle obstination et quelle volonté tenace que la vôtre !)

Le saint lutte également contre des forces intérieures — ses passions qu'il lui faut dompter.

Les mots faisant référence au combat et à la lutte abondent : *feohtan, campian, winnan, gefeoht, gecamp, gewinn.*

Pa ðe habbaþ geleafan and leornodon to **campienne**
 ongean ðone swicolan **feond unforhte** ðurh god
 and habbaþ cristes **byrnan** hi magon tobrecan þa godas. (V, 132)

(Ceux qui croient et ont appris à se battre
 Sans crainte contre l'ennemi fourbe et malin
 Et ont revêtu l'armure du Christ, peuvent briser les dieux en mille morceaux.)

ou encore :

Ne awurpe ge ic bidde eowerne beorhtan **sig**e
 For wifa swæsnyssum oþþe cyldra tearum.
 Aræraþ eower **sig-becn** fram eorþlicum gewilnungum
 And onginnaþ eower **gefeoh**t ongean þa ungesewenlican **fynd** (V, 120)

*(N'abandonnez pas, je vous en conjure, votre glorieuse victoire
 Pour les caresses d'une épouse ou les larmes d'un enfant.
 Brandissez l'étendard de la victoire sur les désirs de ce monde
 Et commencez votre combat contre l'ennemi invisible.)*

Le saint préfère mourir plutôt que de renoncer à sa foi et abandonner son Seigneur dont il est le vassal, *Godes ðegn*.

Ælc þæra ðe biþ acweald for cristes geleafan [...]
 Leofaþ mid ðam drihtne ðe he his lif fore sealed (XI, 256)

(Tous ceux qui sont mis à mort à cause de leur foi au Christ [...]
 Vivent avec le Seigneur pour lequel ils ont donné leur vie.)

On songe alors à Beowulf qui se définit comme *Hygelaces ðegn*. Le saint est bien le vassal de Dieu, totalement au service de son maître :

Ic soþ godes **ðeow** eom (V, 122)

(Je suis le loyal serviteur de Dieu, son esclave)

déclare Saint Sébastien, et Lucie dira de la même façon :

Ic eom ðæs ælmihtigan **ðinen** (IX, 214)

(Je suis la servante du Tout-Puissant.)

Le saint est aussi *Godes cempa*, le *miles dei*. Il fait partie du *comitatus*¹ de Dieu et se bat pour son chef qu'il aime et auquel il obéit :

[...] we beoþ gesælige gif we urum scyppende **gehersumiaþ**
and gif we hine ænne ofer ealle ðincg **lufiaþ** (XI, 256)

([...] nous sommes heureux si nous obéissons à notre Créateur
et de l'aimer lui seul par dessus toutes choses.)

Il ne l'abandonne jamais et, s'il le faut, endure les pires souffrances pour lui. Sa loyauté est inébranlable :

[...] Ic sylf gearo eom
witu to **þrowienne** for ðam wuldorfullan drihtne (XXXVII, 432)

(Je suis prêt
à souffrir [des tourments] pour le Seigneur de gloire.)

Ses qualités sont celles du héros germanique. Il combat *ðegenlice*, *bealdlice* (« bravement »), *cafllice* (« hardiment »), *mid gebylde* (« avec courage »).

We willaþ eow gereccan ðæra feowertiga cempena þrowunge
[...] hu **ðegenlice** hi ðrowodon for criste (XI, 238)

(Nous allons vous raconter le martyre des quarante soldats
[...] comment ils ont souffert bravement pour le Christ.)

Il fait preuve de *sodfæstnyss* (« loyauté »), *anrædnyss* (« constance, persévérance »), *gebieldu* (« courage, audace »). Il est *unfoht on mode* (« sans crainte »), *getrymde* (« fort-ifié »).

Il n'est rien de pire pour lui que le déshonneur et il cherche toujours à être digne de son Seigneur et maître, à lui faire honneur et à ne pas se déshonorer lui-même. Ainsi, lorsqu'il est captif, il refuse de s'évader lorsque la possibilité lui est offerte :

[Nicostratus] unband heora handa and bæd ðæt hi awæg eoden
ac hi ðurhwunodon swa ðeah on ðam gewinne oþ deaþ. (V, 122)

(Nicostratus leur délia les mains et les supplia de s'enfuir
Mais ils poursuivirent ce combat jusqu'à la mort.)

¹ Comitatus : guerriers, compagnons d'armes du chef anglo-saxon, à son service, *þegnas* correspondant au latin *miles*.

Quant aux païens, ils déshonorent Dieu par leur culte des idoles et les sacrifices qu'ils offrent aux démons :

Pa het datianus þa hæþenan gegaderian
to his deofol-gildum his drihtne on teonan [...]

Pa geseah se halga wer ðæra hæþenra gedwyld
hu hi þam deoflum onsægdon and heora drihten forsawon [...]

he wearþ ðurh crist gebyld and cwæþ to þam casere [...] (XIV, 308)

*(Alors Datianus ordonna de réunir les païens
Autour de ses idoles pour faire insulte à son Seigneur [...]
Lorsque le saint homme vit l'erreur des païens,
Qu'ils offraient des sacrifices aux démons et méprisaient leur Seigneur [...]
Il fut rempli d'audace par le Christ et dit à l'empereur [...])*

Avec l'aide de Dieu et les armes de Dieu, le saint sera toujours *sigefæst on swithlicum gewinne* (« vainqueur lorsque la lutte sera acharnée », V, 240).

Comme le héros païen peut :

[**oferswiþan**]
ure **wiþer-winnan** on gehwylcum **gewinne**
ða ða we **fuhton** for þam deadlicum kynincge (XI, 240)

*(battre
nos ennemis dans tous les combats
que nous avons menés pour notre roi ici-bas)*

ainsi le héros chrétien ceint des armes de Dieu, *ymbgyrd mid godes wæpnum* (XIX, 416) devra :

[...] mid geswince to **campigenne**
for ðam undeadlicum cynincge and **oferswiþan** [his feond] (XI, 240)

*([...] lutter avec ardeur
pour le Roi immortel et résister à l'ennemi)*

et le mettre en fuite, *afliegan*.

Et cet adversaire — *wiþer-winn* — c'est le païen ou le démon qui sont ses ennemis (*fynd, feond*), contre lesquels il doit se battre et ne pas avoir peur (*eargian*) comme l'un de ces chrétiens qui a renié le Christ devant l'épreuve (XI, 240), ni abandonner sa *foi* (*aweorpan his geleafan*) (XI, 248) comme on jette les armes après la défaite.

Comme le héros païen, il se bat pour vaincre ses ennemis (*oferswifan*) et obtenir la victoire qu'il dédie à son Seigneur, duquel il ne veut être séparé sous aucun prétexte : *we nellap fram the twænan*, lui dit-il.

Ce Seigneur, de son côté, a des devoirs envers son vassal. Il se doit de le protéger et de l'aider :

He ðancode þa gode [...] eallra his godnyssa ðæt he hine **gescylde** wiþ ðone swicolan deofol (218)

(Alors il remercia Dieu pour toutes ses grâces et pour l'avoir protégé du perfide démon.)

Il doit également le récompenser après le combat et la victoire. Lorsque Cécilia encourage son mari et son beau-frère au martyre, elle peut leur dire :

Nu ge godes **cempan**, awurpaþ **caflice** eow fram ðæra ðeostra weorc and wurpaþ ymbscrydde mid **leohtes wæpnum** to ðysum **gewinne** nu Ge habbaþ **gecampod** swiþe godne **campdom** eowerne ryne ge gefyldon and geleafan geheoldon gað to þam wuldor-beage þæs wynsuman lifes þonne se riht-wisa dema deð eow **to eadlene** (XXXIV, 370)

(Maintenant, soldats de Dieu, repoussez vaillamment les œuvres des ténèbres et soyez revêtus de l'armure de lumière pour ce combat. Vous avez livré une très bonne bataille. Vous avez terminé votre route et avez préservé votre foi. Allez maintenant chercher la couronne de la vie glorieuse. Que le juge équitable vous donnera en récompense.)

Et cette récompense sera la couronne du martyre, *cyne-helm*, la « couronne royale » (il est intéressant de noter que *helm* est aussi le heaume du guerrier) et la gloire éternelle auprès de Dieu :

Se halga gewat of worlde to gode... to þam **ecan wuldre** mid þam wel-willendan drihtene þæt þæt he þam behet eallum þe hine lufiað and þam þe his geleafan healdað oð ende (XXXVII, 440)

(Le Saint quitta ce monde pour aller à Dieu dans la gloire éternelle auprès de Dieu plein de bonté)

[gloire] qu'il a promise à tous ceux qui l'aiment
et qui ne renient jamais la confiance qu'ils ont mise en lui.)

Le héros païen et le saint sont confrontés à la mort, mais si les païens admirent le héros pour sa mort et son courage (voir *Beowulf*), ils ne comprennent pas les chrétiens et ne peuvent donc les admirer, au contraire ils les méprisent parce qu'ils ne voient dans leur comportement que stupidité et obstination inconcevables. Le chrétien se situe à un autre niveau, ses raisons sont celles que la raison ne connaît pas et que le païen ne peut comprendre. Sa défaite apparente est en fait sa victoire.

Cependant la sainteté n'exige pas toujours le martyr et il est une autre mort, la mort au monde et à soi-même, ce qui fera dire à Césaire d'Arles dès le VI^e siècle qu'« avoir **dompté** la chair, **maîtrisé** les passions, **résisté** à l'avarice, **triomphé** du monde constitue dans une large mesure un martyr ».¹

Il s'agit encore de combat, pour dompter la chair d'abord : le Moyen Age insiste beaucoup sur la modération et la **chasteté** et, à ce sujet, Ælfric reprend le schéma des trois fonctions pour déclarer que la récompense des vierges sera de cent pour un, celle des veufs de soixante pour un et celle des gens mariés de trente pour un. Le saint se doit donc de :

[beon] clænlice on ungewemmedum **mægðhade** (XXXV, 382)

(rester pur dans une chasteté sans tache)

Il s'agit de pratiquer *gemetegung* (« modération ») et *clænnys* (« chasteté ») et ne pas se laisser *besmitan* (« polluer ») par la chair.

Combat toujours pour maîtriser les passions et faire preuve d'**humilité**, de **patience**, de **bienveillance**. Le saint sait bien que :

Ælces mannes miht þe on modignysse færð
is soðlice þam gelic swilce man siwige
ane bytte and blawe hi fulle windes
and wyrce siððan an þyrl þonne heo toþunden bið
on hire greatnysse þonne togæð seo miht (XXXIV, 374)

¹ *Corpus christianorum, series latina*, 104, p. 854, Sermon pour l'anniversaire de la mort de saint Honorat.

*(Quant au pouvoir de tout homme qui s'avance avec orgueil
C'est comme s'il cousait une vessie et la remplissait de vent
Puis y faisait un trou, lorsqu'elle est bien gonflée
et de bonne dimension et alors s'en va le pouvoir.)*

Malgré tous ses malheurs, Job :

mid micclum **geþylde** [...] ðancode æfre gode (XVI, 340)

(avec beaucoup de patience, [...] ne cessait de remercier Dieu.)

Il convient également de résister à l'avarice et de faire preuve de **libéralité**, *cystygnys on englisc* : les premiers chrétiens mettaient tout en commun et il convient de faire de même. Le saint va donc distribuer ce qu'il possède et se détacher de tous les biens matériels pour **l'amour de Dieu**, *lufu to gode*.

Lætað nu eowre æhta wydewum fremian
wædlum and wanhalum and witað to soþan
þæt hi be hundfealdum eow gehealdene beoð. (XXXVI, 410)

*(Permettez aux veuves, aux pauvres et aux malades
de profiter de vos biens et soyez assurés
qu'ils vous seront conservés au centuple.)*

Enfin, pour être vraiment saint, il faut avoir triomphé du monde, renoncé au pouvoir et aux honneurs, et, si besoin est, abandonner père et mère pour suivre le Christ, à l'exemple de sainte Eugénie, bref se détacher de tout et être tout à lui. Or, les nobles sont les puissants de ce monde. Ils jouissent du pouvoir et des richesses. Ce sont les maîtres du sol. Ils possèdent le savoir car ils ont fait des études, ce qui n'était possible que dans ce milieu. Les parents s'empressent en effet de :

[befæstan heora] sunu to [...] lare
to woruld-wisdome þæt he uþ-wita wurde
for-þam-þe on þam dagum ne mihte na man beon geþogen
buton he hæþene bec hæfde geleornod
and þa cræftas cuþe þe kaseres þa lufedon (XXXV, 378)

*(de faire acquérir à leur fils le savoir
des hommes afin qu'il devienne un philosophe
car en ce temps-là nul ne pouvait exceller
sans avoir étudié les ouvrages des gentils
et connaître les arts qui plaisaient aux empereurs.)*

Ils ont donc tout pour être heureux en ce monde. Mais l'amour de Dieu est **renoncement** et **persévérance** (*anrædnyss*) dans le renoncement, et il faut, pour le suivre, *eall woruld-thing forlætan*, se laisser être *benæmed wurðscipes and æhta* (« privé de ses honneurs et de ses biens »). La sainteté ne va pas sans une totale dépossession de soi.

Ainsi, malgré ses tribulations, le saint parviendra à la joie parfaite dans laquelle il demeurera à jamais *on blysse a butan ende*.

Le saint est capable de pratiquer ces huit vertus capitales définies par Ælfric et se distingue par ses qualités hors du commun. Il est parvenu à triompher de ses passions et en cela il s'apparente au sage. L'excellence de ses vertus exige des efforts héroïques et en cela il s'apparente au héros. Mais alors que le sage est fidèle aux vérités que sa raison lui a dictées et lui a présentées comme seules dignes de gouverner sa conduite et qu'il ne compte que sur lui-même, le saint sait que seul il ne peut rien, que tout effort purement humain est vain. Il ne tire aucune gloire de ses vertus, car tout lui vient de Dieu et, s'il mène un tel combat, ce n'est pas pour lui, mais bien pour la gloire de Dieu, et en cela il se distingue du héros. Il ne se soucie pas de ses intérêts. « Son héroïsme culmine dans la défaite »,¹ c'est peut-être sur ce point que Beowulf rejoint le saint à la fin de sa vie.

Le héros et le saint recherchent l'immortalité, mais pour le héros, ce sera l'immortalité dans la mémoire des hommes. Il y aura toujours un *scop* pour chanter les hauts faits de Beowulf et rappeler sa mémoire. Alors que pour le saint, l'immortalité sera la vie éternelle en Dieu. Basile

[...] gewat
to þam lifigendan gode þe he mid geleafan wurðode
mid þam þe he wunað on blysse a butan ende (III, 86)

([...] *s'en alla*
rejoindre le Dieu vivant qu'il avait honoré fidèlement
avec lequel il demeure dans la joie pour l'éternité.)

C'est pourquoi le chrétien pourra dire que le jour de sa mort est le jour de sa véritable naissance.

¹ G. Freyburger, *Du héros païen au saint chrétien*, Colloque du Centre d'analyse des rhétoriques religieuses de l'Antiquité, Strasbourg, 1995.

Le saint est également homme de prière, ce que l'on peut certes considérer comme allant de soi, à plus forte raison s'il est moine ou évêque, toujours est-il que le saint ne fait rien sans avoir au préalable invoqué Dieu. Sa prière est avant tout une prière de **louange** (*herung, herian*) car tout vient de Dieu et c'est à lui que reviennent toute gloire et toute louange.

Hi wurdon ða gebysgode on heora gebedum ealle
dæges and nihtes heora drihten herigende (V, 138)

*(Alors ils s'adonnèrent à la prière,
louant leur Seigneur nuit et jour.)*

Car Dieu se révèle lorsqu'il le juge bon et se manifeste à ceux qui croient en lui, mais également en présence des païens pour les convaincre qu'il peut tout et que leurs idoles sont inefficaces devant sa puissance.

A l'instar du héros païen, le saint ne cherche pas pour lui-même *lof* et *wuldor* (« louange et gloire »), mais il n'est que l'instrument par lequel se manifeste la gloire de Dieu. Le martyr est étymologiquement un témoin, *drihtnes cybere*. Il loue Dieu qui allège ses souffrances et le reconforte et confond les païens lorsque ceux-ci cherchent, par toutes les tortures possibles, à lui faire abjurer sa foi. Il s'en va vers son destin sans la moindre hésitation, il témoigne de ce qu'il sait être la vérité.

La prière du saint est également une prière de **supplication**. Il demande aide et assistance dans les moments d'épreuves et de tentation.

Iulianus hine georne gebæd
To þam hælende criste þæt he hine geheolde
Wið ealla ontendnysses and yfele costnunga (IV, 92)

*(Julianus pria ardemment
Jésus Christ le Sauveur afin qu'il le garde
de tout désir et de toute tentation mauvaise.)*

Il supplie Dieu de le rendre digne de souffrir pour lui :

Hi wurdon ða gebysgode on heora gebedum ealle
dæges and nihtes heora drihten herigende

biddende mid wope þæt hi wurðe wæron
for criste to þrowigende and becuman to his halgum (V, 138)

*(Alors ils s'adonnèrent à la prière
louant leur Seigneur nuit et jour
le suppliant par leurs larmes de les rendre dignes
de souffrir pour le Christ et d'être comptés parmi ses saints.)*

Il supplie aussi Dieu de révéler sa puissance aux païens en réduisant à néant leurs idoles, en accomplissant des miracles. Il lui demande également de garder ses compagnons dans la foi.

Si le héros païen ne compte que sur ses propres forces pour remporter la victoire, le saint sait qu'il ne peut rien sans l'aide de son Créateur. D'où l'importance de *biddan* et de *gebed* dans sa vie.

Sa prière sera encore une prière d'**intercession** (*ðingian*)

Ic wat þæt þu tyþa swa hwæs swa þu bytst æt gode (III, 80)

(Je sais que tu reçois tout ce que tu demandes à Dieu.)

Le saint est médiateur entre Dieu et les hommes. Parce qu'il n'a rien refusé au Christ — *gearcodan criste* — Dieu ne lui refuse rien. C'est ainsi qu'avec Son aide il guérit les malades et les infirmes, chasse les démons et par son exemple il convertit ceux qui ne croient pas encore au vrai Dieu. Il peut donc aider les autres, et l'homme du Moyen Âge considère que le saint est là pour cela.

Elle est enfin une prière d'**action de grâce** (*ðancian*). Le saint n'oublie jamais de remercier Dieu de lui être venu en aide, d'avoir révélé sa puissance en l'aidant dans les épreuves, en amenant les autres à croire en Lui et en accomplissant des miracles par son entremise.

Le saint est donc bien un *gebedman*.

Par ailleurs, il s'emploie à faire avancer le Royaume de Dieu et travaille à la moisson (*gerip*). D'une part, il annonce le Royaume par sa prédication et par son exemple, il est théophanie et amène les païens à se détacher des idoles et à croire au vrai Dieu.

Wurdon þa on fyrste fela men gebigde
þurh heora drohtnunge fram deofles biggendum
to cristes geleafan and to clænum life. (XXXV, 384)

(Alors après un certain temps nombreux furent ceux qui se convertirent en voyant leur façon de vivre et qui renoncèrent à adorer le diable pour croire au Christ et mener une vie vertueuse.)

Il annonce le Royaume par ses œuvres. Il aide les pauvres et les déshérités (XXXVI, 411). Il se dépense sans compter pour ses frères, les reconforte lorsqu'ils sont soumis à des épreuves, se donne beaucoup de mal pour eux car il sait que plus il peinera, plus sa récompense sera grande :

Swa man swiðor swincð swa man selran mede underfehð. (XXIX, 178)

(Plus un homme peinera, plus la récompense qu'il recevra sera grande.)

Ælfric emploie alors le verbe *swincan*, traduction de *laborare*, « se donner du mal de la peine », verbe qui sera utilisé jusqu'au XIX^e siècle sous la forme *to swink*, comme l'atteste l'exemple suivant :

We poor wives must swink for our masters.¹

Mais le saint accomplit aussi des miracles, ou plutôt c'est Dieu qui les accomplit par son intermédiaire. L'apôtre de Dieu :

[...] wundra gefremode.

*He gehælde þær þurh god healte and blinde
and ealle untrumnyssa and þa egeslican hreoflian
and deofla adræfdon [sic] and þa deadan arærde (XXXVI, 414)*

([...] accomplissait des miracles.

*Avec l'aide de Dieu, il guérissait les infirmes et les aveugles
et toutes les infirmités ainsi que l'horrible lèpre
et il chassait les démons et ressuscitait les morts.)*

Wundra gefreman, wundra wyrcan. Dans un premier sens, *wyrcan* est employé dans l'expression *wundra wyrcan*, « accomplir des miracles », et ensuite pour traduire « faire, créer, construire ». Le *wyrhta* est donc l'artiste, le créateur. Dieu est le Créateur par excellence, *mihtig wyrhta*, et le saint devient celui qui travaille avec Dieu, pour la gloire de Dieu.

On retrouve donc chez le saint les deux pôles du travail, à savoir :

— *swincan*, l'aspect pénible, qui réclame des efforts : ce n'est pas facile de prêcher car il faut du courage pour cela dans un monde païen,

⁸ To swink, in *Oxford English Dictionary*, citation de O. W. Holmes, 1872.

ce n'est pas facile de servir Dieu, son prochain, en toutes circonstances :

Hluttor offrung thæt is and licwurðe gode
 þæt mann wydewan geneosige and wreccan gefrigige
 and steopbearnum gehelpe on heora gedrefednyssum. (IX, 212-14)

*(C'est une offrande pure et agréable à Dieu
 Que de visiter les veuves et de réconforter les exilés
 Et d'aider les orphelins dans leur affliction.)*

C'est encore moins facile de souffrir pour le Christ et de lutter. On ne gagne la couronne, entendons la vie éternelle, que *þurh geswinc*.

— *wyrcan*, l'aspect glorieux, créateur : le saint participe à l'œuvre de Dieu, il est *godes gefylstan*, l'aide de Dieu qui par son exemple amène les païens à se convertir, si bien que :

ure drihten deð þurh his gecorenan
 fela þincg on worulde and fylst him æfre swa þeah
 forðan þe menn ne magon on mode asmeagan
 ænige godnysse buton hit of gode cume
 ne naht to gode gedon butan godes fylste. (XI, 256)

*(notre Seigneur accomplit par ses élus
 beaucoup de choses en ce monde et les aide toujours
 c'est pourquoi les hommes ne peuvent penser qu'il existe un bien quelconque
 qui ne vienne pas de Dieu
 et ils ne peuvent rien faire sans l'aide de Dieu.)*

Les mains jointes de l'orant ne sont-elles pas la synthèse de ces trois fonctions ? C'est le geste même de la prière, c'est aussi le geste de fidélité du vassal à son seigneur et c'est celui par lequel on intercède, donc travaille pour autrui, sans parler du fait que la main est l'outil de travail par excellence. En vieil anglais, le saint est *halig*, c'est-à-dire *hal* qui vient du germanique **hailoz* signifiant « entier, préservé intact ». Il ne peut donc que conjuguer les trois fonctions de combattant, de travailleur et d'orant et apparaître dans tous ces états.

Vies de Saints citées

- III. Depositio Sancti Basilii, Episcopi
- V. Passio Sancti Sebastiani, Martyris
- IX. De Sancta Lucia, Virgine
- XI Natale Quadraginta Militum
- XIV. Natale Sancti Georgii, Martyris
- XVI. Sermo de Memoria Sanctorum
- XIX. Passio Sancti Albani, Martyris
- XXIX. Passio Sancti Dionysii et sociorum eius
- XXXI. Vita sancti Martini, Episcopi et Confessoris
- XXXIV. Passio Sanctæ Cecilie, Virginis
- XXXV. Passio Chrisanti et Dariæ
- XXXVI. Passio Sancti Thomæ, Apostoli
- XXXVII. Passio Sancti Vincentii, Martyris